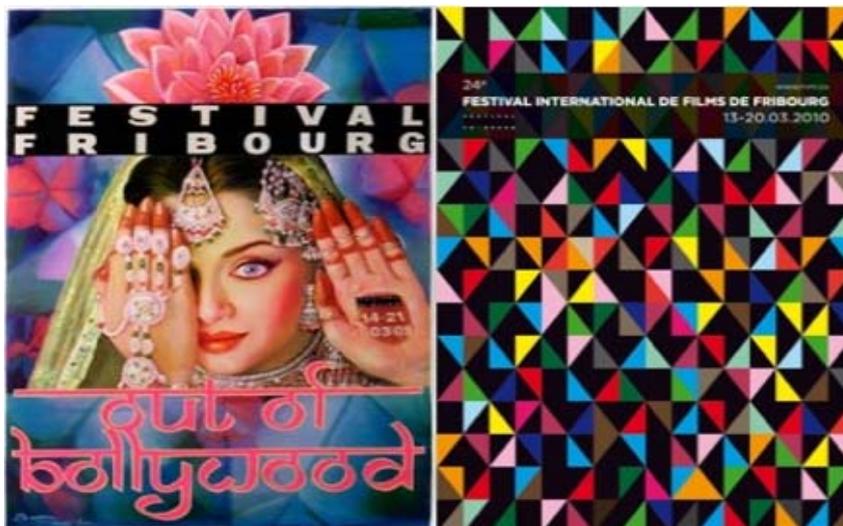


Echos de Fribourg

FIFF 2010

13 au 20 mars 2010

(Affiches des éditions 2009 et 2010)



Le trio vitaminé de la programmation FIFF:



Edouard Waintrop, directeur artistique



Esther Widmer, secrétaire générale du FIFF



Anne Delseth, assistante à la programmation

24^e édition du FIFF, 3^e cuvée waintropienne!

"Tout mérite d'être vu", affirmait, confiant, Edouard Waintrop lors d'une conférence de presse. La **compétition internationale** comprend 13 long-métrages de onze pays, et bon nombre de réalisateurs sont présents. Le festival projette plus de 80 films, dont la plupart sont en première suisse. Le **jury International** est formé par Hanna Schygulla (Allemagne/France), Rakhshan Bani-Etemad (Iran), Michel Ciment (France), Patrick Ferla (Suisse) et Igor Minaiev (Ukraine/France). Les prix, d'une valeur totale de CHF 75'000 (dont CHF 23'000 en prestations), sont décernés le samedi 20 mars 2010.

Six Panoramas, un forum public autour de séries TV proche-orientales et trois sélections de courts métrages sont également au programme. Le festival se termine avec la première suisse du dernier film de Juan José Campanella, *El Secreto de sus Ojos*, Oscar du meilleur film étranger 2010.

Le programme "**Je me balade dans Moscou**" propose 19 moyens et longs métrages russes, tournés entre 1964 et 2009. "**Âmes corsaires**", dix films des

cinéastes brésiliens Carlos Reichembach et Jorge Furtado, présents à Fribourg.

Dans la section "**Moi, un noir**", le spectateur peut découvrir dix oeuvres (courts, moyens et longs métrages) de Jean Rouch.

Le programme "**Les rois maudits de Corée**" (6 films) est essentiellement composé de films à grand spectacle, "où sang et drame font bon ménage", promettait Edouard Waintrop.

Moins exotique, la catégorie "**Reykjavik, Sofia**" plonge, au travers de quatre films nouveaux, dans les dures réalités quotidiennes des pays de l'Est.

Cerise sur le gâteau, le programme "**Tombeau des Yakuza**", rend hommage, en sept films, à Kinji Fukasaku, (*Battle Royale*) et garantit les grands frissons.

Sont proposées dans les "**Séances spéciales**" des oeuvres d'Hanna Schygulla, Zhao Liang, Jacques Bral et Rakhshan Bani-Etemad.

Le Festival offre en outre une **Carte Blanche** au **Lausanne Underground Film & Music Festival** et une autre à **Rui Nogueira**, fondateur du CAC-Voltaire. Les élèves et étudiants ont leur programme, "**Planète Cinéma**", une brassée de films choisis pour eux. Vive le FIFF!

Mon FIFF à moi :

Section "Compétition internationale" (vu 5 films sur 13) : p. 2-5

Norteado, Rigoberto Perezcano, Mexique, Espagne 2009
Tehrour, Nader T. Homayoun, Iran 2009
Rompecabezas, Natalia Smirnoff, Argentine 2009
Choi Voi - À la Dérive, Bui Thac Chuyen, Vietnam 2009
Zindeeq, Michel Khleifi, UK, Belgique, Palestine, Emirats arabes 2009

Section "Je me balade dans Moscou" (vu 6 films sur 19) :

L'Italien, Andreï Kravtchouk, Russie 2005
Palata No 6 - Salle No 6, Karen Shakhnazarov, Russie 2009
Pas de Gué dans le Feu, Gleb Panfilov, Russie 1967
Les Premiers sur la Lune, Aleksei Fedortchenko, Russie 2005
Mon Demi-Frère Frankenstein, Valery Todorovsky, Russie 2004
Vingt jours sans guerre, Aleksei Guerman, Russie 1976

Section "Les Rois maudits de Corée" (vu 5 films sur 6) :

A Frozen Flower, Yu Ha, Corée du Sud 2008
Diary of King Yonsan, Im Kwontae, Corée du Sud 1987
Shadows in the Palace, Kim Jee-Jeung, Corée du Sud 2007
The President's Last Bang, Im Sang-soo, Corée du Sud 2005
The Eunuch, Shin Sang-ok, Corée du Sud 1968

Section "Carte blanche" (vu 1 film sur 4) :

Pulgasari, Shing Sang-ok et Chong gon Jo, Corée du Sud 1985

Section Reykjavik, Sofia (vu 3 films sur 4) :

Eastern Plays, Kamen Kalev, Bulgarie, Suède 2009
Politist, Adjectiv, Corneliu Porumboiu, Roumanie 2009
Slovenka, Damjan Kozole, Serbie, Croatie, Slovaquie, Allemagne 2009

Section "Tombeau des Yakuza" (vu 6 films sur 7) :

Le Salaire du Crime, Kinji Fukasaku, Japon 1964
Okita le Pourfendeur, Kinji Fukasaku, Japon 1972
La Maison des Geishas, Kinji Fukasaku, Japon 1999
Le tombeau des Yakuza, Kinji Fukasaku, Japon 1976
Guerre des Gangs à Okinawa, Kinji Fukasaku, Japon 1971
Shogun Samourai, Kinji Fukasaku, Japon 1972

Film de clôture :

El secreto de sus Ojos, Juan José Campanella, Espagne, Argentine 2009

Prologue

Permettez-moi de vous rappeler les **12 fiches pédagogiques de films** (qui devraient permettre aux enseignants de prolonger les projections scolaires par des activités en classe) rédigées par **l'équipe rédactionnelle**. Elles étaient à consulter ici [sur notre site](#) pour les titres et programmes suivants :

1. **Cocorico M. Poulet**, Jean Rouch, France, Niger 1974
2. **Koktebel**, Boris Khlebnikov, Alexeï Popogrebski, Russie 2003
3. **Two Summers**, Jorge Furtado, Brésil 2003
4. **Norteado**, Rigoberto Perezcano, Mexique, Espagne 2009
5. **We are half of Iran's Population**, Rakhshan Bani-Etemad, Iran 2009
6. **Malin comme un singe**, Pu Jiexiang, Huang Yongyu, Hu Xionghua, Hu Jinqing, Abassov Choukhrat, Chine 1985
7. **Eli & Ben**, Ori Ravid, Israël 2008
8. **Route 225**, Yoshihiro Nakamura, Japon 2006
9. **Nanhe Jaisalmer - A dream come true**, Samir Karnik, Inde 2007
10. **Jiburo - Sur le Chemin de la Maison**, Lee Jung-Hyang, Corée du Sud 2005
11. **Programme SAPIR (Meltdown** de Kathy Rivkin, **Dor** de Ofir Raul, **Rachel - ta plus jeune fille**, de Efrat Corem), trois courts métrages israéliens
12. **Programme de COURTS METRAGES de divers pays (Ring Ring** de Fred Nunez et Monica Henrich, Bolivie / **Xiao Fu**, de Sookoon Ang, Singapour / **Tripoli Quiet**, de Rania Attieh, Daniel Garcia, Liban / **Meltdown**, de Kathy Rivkin, Israël / **Como pez en el Agua**, de Jimena Montemayor, Mexique)

J'ai donc choisi de découvrir d'autres films que ceux déjà traités en fiches, avec une exception pour **Norteado**, de Rigoberto Perezcano, dont on ne dira jamais assez de bien! C'est avec une immense satisfaction que nous avons appris que Norteado a reçu un **Prix spécial du Jury offert par la SSA** (Société suisse des Auteurs) et **Suisseimage** d'un montant de CHF 7'000.-. Si le FIFF avait décerné un Prix de la mise en scène ou du scénario, ce film les aurait mérités. Mais il est vrai que nous n'avons même pas vu la moitié des films de la compétition. Pour la liste complète des distinctions, veuillez consulter le site [Festival FIFF](#), ci-après, juste les grands vainqueurs du Palmarès FIFF 2010 qui sont :

The Other Bank - L'Autre Rive, du Géorgien George Ovashvili qui remporte le **Regard d'Or**, d'une valeur de CHF 30'000.-, ainsi que le **Prix du Public** d'un montant de CHF 5'000.-, (il avait déjà été distingué par le **Jury Œcuménique du Festival du Film de Yerevan 2009**),

Lola de Brillante Mendoza qui a reçu le prix **Don Quijote** de la FICC (Fédération internationale des ciné-clubs), le **Prix du Jury Œcuménique d'un montant de CHF 5'000.-** et une **Mention spéciale du Jury International**,

et **Tehrour** de l'Iranien Nader T. Homayoun qui remporte le prix **Talent Tape** offert par Egli Film S.A. et Kodak S.A., d'une valeur de CHF 23'000.-.

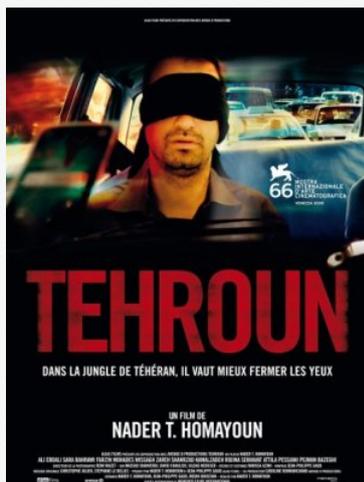
Nous avons hanté certaines sections, comme le prouve le programme ci-contre, et complètement ignoré d'autres, comme la section **"Âmes Corsaires"**. Pour une bonne raison : les films des Brésiliens Carlos Reichenbach et Jorge Furtado sont intégralement



Affiche de *Norteado*



Andrés et Cata, du (mauvais) côté du mur... dans *Norteado*



Affiche de *Tehroun*

programmés à la Cinémathèque de Lausanne, entre le 22 et le 27 mars 2010, sitôt après la fin du FIFF. Les privilégiés du bassin lémanique peuvent les voir là.

Ci-après quelques réflexions sur les 27 films découverts à Fribourg. Si faire se peut, les disciplines concernées seront indiquées, ainsi que le distributeur suisse, s'il existe. Mais l'achat de copies relève souvent du profond secret en Suisse, on se demande pourquoi. Il a été annoncé à la fin du Festival que le film lauréat, *Lola*, de Brillante Mendoza, est acheté par Trigon. Et nous savions avant le FIFF que *Politist, Adjektiv*, de Corneliu Porumboiu était distribué par Look Now. Pour les autres, mystère!

Section "Compétition internationale" :

Norteado, Rigoberto Perezcano, Mexique, Espagne 2009
 "Nortear" signifie "aller vers le Nord", le participe passé "Norteado" "parti au Nord", mais cela veut aussi dire "desorientado, perdido"! C'est le cas d'Andrés, villageois venu non sans peine d'Oaxaca jusqu'à Tijuana, à la quête d'une vie meilleure aux Etats-Unis. Trahi et abandonné par son passeur (son "coyote"), repris à plusieurs reprises par les garde-frontières et ramené du côté mexicain, Andrés est contraint à des séjours forcés à Tijuana durant lesquels il fait de petits boulots pour Cata et Ela, qui tiennent un petit magasin. Les deux femmes n'ont jamais pu traverser, leurs maris, oui. Elles se sont organisé une vie là, à la frontière, et ont abandonné l'idée de traverser : des Norteadas qui ont pris racine. Elles deviennent une sorte de famille pour Andrés, un peu maîtresses, un peu soeurs. L'histoire, qui ne sombre jamais dans la tragédie, est ponctuée régulièrement par des plans chaque fois différents du très long mur qui se dresse entre le Mexi-

que et les Etats-Unis. Ce mur contre les étranges sinuosités duquel se brisent les familles et les rêves. Traitement assez inattendu, presque tendre et humoristique, d'un sujet dur : beaucoup de calme, de naïveté, de douceur. La traversée du désert, les arrestations, tout se fait sans férocité, presque de façon feutrée et routinière. **Norteado** se penche sur le destin de quatre personnages en quête d'amour, peu causants, gentils, désenchantés sans être amers, dans une fable qui ne cherche pas à édulcorer la dureté de leur destin, mais qui ne se complaît pas à en faire un tableau misérabiliste. (Disciplines concernées : Education aux médias, géopolitique, les migrations économiques, histoire, langue et littérature espagnole).

Tehroun, Nader T. Homayoun, Iran 2009

Dans Téhéran, la capitale mollah-moderne du pays, se cache Tehroun, le Téhéran des bas-fonds que l'on tente d'ignorer. Téhéran, la métropole où l'on vient des quatre coins du pays pour essayer de trouver une vie meilleure. Ibrahim est venu seul et a échoué : il a perdu son magasin, et se livre à la mendicité avec un bébé qu'il loue, tout en affirmant à sa famille restée en province que tout va bien. Il ment surtout à sa jeune femme enceinte, restée à Kerman, (la région de Kerman se dit "Kermania" ou "Germania", qui signifie "bravoure, combat") qui veut le rejoindre. Ce n'est certes pas la bravoure qui caractérise Ibrahim, mais la duplicité, les magouilles, une façade mensongère qui est une constante du film, un trait que l'on retrouve dans presque chaque personnage, peut-être à l'image d'un peuple qui cache son jeu. Tehroun est un film sombre, qui porte un regard sans pitié sur la société iranienne, dont l'envers du décor n'est pas plus reluisant qu'ailleurs. **Tehroun** est une fiction tournée à la sauvette, en vitesse, sans permission officielle, en moins de trois semaines.



Affiche de **Rompecabezas**



Affiche de **Choi Voi**



Le mur de la honte dans **Zindeeq**

Ce qui lui donne un style quasi documentaire. L'atmosphère est oppressante, la lumière glauque, les personnages peu recommandables. **Tehrour** parle de prostitution, de trafics de drogue, de traite d'enfants, de mafia, de faux gardiens de la révolution qui rançonnent leurs compatriotes, autant de maux qui, pour les autorités iraniennes, n'existent pas. Le film ne sera donc jamais montré là-bas. À voir, au même titre que les films de **Bahman Ghobadi** ou de **Jafar Panahi**, par exemple, deux autres cinéastes iraniens dont les films dévoilent des réalités que l'Iran réfute. **Tehrour** a été distingué à Fribourg, et espérons que cela encouragera un distributeur à acheter le film pour la Suisse. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux médias).

Rompecabezas, Natalia Smirnoff, Argentine, France

Le film s'ouvre sur un repas de famille, d'anniversaire plus précisément. La maîtresse de maison Maria (Maria Onetto) a fort à faire, courant sans cesse entre cuisine et salle à manger, tandis que la famille festoie. Jusqu'à ce que l'on comprenne qu'il s'agit de SON cinquantième anniversaire! Mais il semble si naturel qu'elle s'occupe de tous et de tout que personne ne songe à s'occuper d'elle!

Maria, en recollant les morceaux d'une assiette cassée, se découvre une passion pour les puzzles, et un réel talent pour vaincre ces "casse-tête" (rompecabezas). Son univers aux couleurs vives et criardes est digne de l'imagerie des puzzles : en reconstruisant ces tableaux éclatés, elle reprend à sa façon son monde en main. Elle s'inscrit à un tournoi, par l'entremise de la patronne d'un cybercafé et se retrouve chez un certain Roberto, un as en la matière, avec lequel elle va s'entraîner. Maria a une méthode peu conventionnelle, travaillant d'après les couleurs, mais elle est très rapide. N'osant révéler à sa

famille ses visites chez Roberto, elle s'invente des alibis.

À la maison, ses fils ont grandi, s'éloignent d'elle, n'aiment plus sa cuisine. Son mari, absolument gentil, encourage avec amusement sa passion des puzzles. Ni drame ni déchirement. Maria gagne avec Roberto un tournoi local, s'offre une brève étreinte adultère et tourne la page. Le trophée gagné lui suffit. Elle se construit un petit autel du souvenir avec le trophée, un livre, cadeau de Roberto, ses boîtes de puzzle et le billet d'avion pour le tournoi mondial en Allemagne où elle n'ira pas. Elle a changé quelque chose à sa vie, mais elle est la seule à le savoir. Pourquoi pas ?

Choi Voi - À la dérive, Bui Thac Chuyen, Vietnam 2009

On se précipite toujours pour voir un film vietnamien, ils sont si rares chez nous. **Choi Voi** a pour toile de fond les frustrations sexuelles, et pour personnage principal la belle Duyen, qui s'étirole dans un mariage non consommé : Hai ne s'intéresse pas à sa femme, ni à une quelconque femme d'ailleurs. Un film sur la frustration, explicite, mais jamais exprimée, dont chacun évite de parler par pudeur ou par respect des conventions morales. Mais à force de tout taire, il ne se dit plus rien. On se demande ce que veut le film, on ne comprend pas comment deux êtres si mal assortis ont pu se marier. Les images sont belles, l'héroïne superbe, mais une fois qu'on aura épilogué sur l'esthétique du film, il ne reste qu'un ennui certain. (Discipline concernée : Education aux médias).

Zindeeq, Michel Khleifi, UK, Belgique, Palestine, Emirats arabes unis

Le film raconte le retour d'un cinéaste palestinien, M, (Mohamed Bakri) dans son pays, à Ramallah et Nazareth, dans le but de filmer les témoins de la Nakba (Guerre de Palestine) de 1948, le grand exode des Palestiniens chassés



Affiche de *Moy Svodnyy Brat Frankenshteyn*



Daniil Spivakovsky dans le rôle de Pavel, le vétérinaire défiguré de *Moy Svodnyy Brat Frankenshteyn*



Inna Tchourikova et un soupirant, dans *V Ogne Broda Net*

de leur pays. Mais le récit, plus documentaire que fiction, témoigne en fait de la situation actuelle. Le cinéaste ne reconnaît plus rien. Il témoigne du déracinement de ceux qui sont partis, du mal-être de ceux qui sont restés, des tensions et affrontements continuels. M regrette d'être parti et souffre de ne rien retrouver comme c'était autrefois, et d'être constamment rejeté, comme un étranger. Il filme le quotidien d'un monde en guerre. *Zindeeq* se déroule dans un climat d'insécurité permanent : ce qui lui donne un ton amer et désespéré qu'aucune lueur d'espoir ne vient édulcorer. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux médias).

Section "Je me balade dans Moscou" :

Moy Svodnyy Brat Frankenshteyn - Mon Demi-Frère Frankenstein, Valery Todorovsky, Russie 2004

Film poignant, réaliste, drame psychologique et social. L'irruption de Pavel (le fils illégitime dont on ignorait jusqu'ici l'existence) dans leur vie paisible et confortable met une famille aisée de Moscou sur la défensive. Le jeune homme est, à vingt ans à peine, un vétérinaire des "opérations anti-terroristes" en Tchétchénie qui a perdu un oeil et la raison. Il s'installe dans la maison familiale, s'étant souvenu qu'il a un père qui pourrait lui offrir un nouvel oeil, en diamant si possible, "pour plaire aux filles". Dans l'immeuble où vit la famille de son géniteur, il instaure des rondes nocturnes, obsédé par les mesures sécuritaires pour protéger ses proches et son pays. Avec lui, c'est le conflit tchéchène qui fait irruption dans cette paisible vie de famille. Incompris, défiguré, il est un paria dans la vie civile comme dans la vie militaire, il n'y a pas de place pour les gens comme lui. On le raille, on le craint, personne ne veut de lui. Valery Todorovsky, responsable des séries de la

chaîne publique Rossia, montre comment la bourgeoisie moscovite perçoit cette guerre, ceux qui la font et ceux qui en reviennent. C'est une réflexion qui ne laisse pas indifférent, sur la "guerre au terrorisme" (pour ne pas citer W!) en Tchétchénie, sans jamais montrer la guerre. Ce film dérange, et sa fin peut tout laisser supposer : le jeune réfugié dans la datcha familiale avec sa famille qu'il y a emmenée pour les "protéger", est sommé par les forces de police de se rendre. Ses "otages" s'échappent sains et saufs, les hommes en uniforme se congratulent. De Pavel, plus trace ! Lorsque le film est sorti, Moscou avait maté la dissidence tchéchène, mais la guérilla séparatiste battait encore son plein. (Disciplines concernées : éducation aux médias - le cinéma russe des vingt dernières années, langue et littérature russe, histoire et géopolitique de la Russie, éducation aux citoyennetés : réinsertion des vétérans de guerre).

V Ogne Broda Net - Pas de Gué dans le Feu, Gleb Panfilov, Russie 1967

Juillet 1918. À peine la révolution d'octobre terminée, la guerre civile fait rage en Russie. Dans un train sanitaire, la jeune komsomole Tanya, aide-soignante dans l'Armée Rouge, est totalement dévouée à la cause de la Révolution, même si elle n'en comprend pas les enjeux. Elle observe, commente, questionne avec l'âme de Candide et peint dans ses rares moments de loisirs, parce qu'elle a découvert qu'elle s'exprime mieux par la peinture que par les mots. Elle se met à décorer le wagon de la propagande, encouragée par son responsable, et aussi par le commissaire politique (qui souvent se demande ce qu'il fait dans ce train et dans sa fonction). Tanya doit d'autre part endurer les critiques d'un adjoint au commissaire, un bolchévique convaincu, qui voit dans sa peinture sédition et provocation. Lors-



Deux photos de *Pervye Na Lune*



À la conquête de l'espace!



Un porcelet destiné à voyager dans l'espace

que des Russes blancs arrêtent Tanya, elle a un long entretien avec un vieux général russe blanc, un sage et un érudit, sur le rôle de l'art et le sens de la révolution. Les réponses de la jeune fille, et son goût assez sûr en matière d'art, lui sauvent la vie, provisoirement. Tanya, en questionnement et en mutation perpétuels, se demande ce que veulent tous ces gens, ne comprend pas les raisons des exactions des uns et des autres, et attend le bonheur promis (la félicité!). Son regard (aussi inquisiteur que celui des personnages qu'elle peint) et le ton de ses interrogations sont à eux seuls une mise en question de la vie quotidienne et politique dans le nouvel état soviétique. Mais elle n'est pas une héroïne et ne délivre pas de message, elle est juste une voix féminine, pleine d'humanité et de compassion, loyale aux siens même si elle ne comprend pas leurs théories. Un beau départ pour une réflexion! (Disciplines concernées : histoire, économie et géopolitique de la Russie; éducation aux citoyennetés).

Italianetz - L'Italien, Andreï Kravtchouk, Russie 2005

Vanya, un orphelin de 6 ans, a grandi dans un orphelinat au nord de St-Petersbourg. Il hésite entre se laisser adopter par un couple italien ou fuir à la recherche d'une mère qui l'a abandonné. Mais c'est compter sans l'intervention pas du tout désintéressée de "Madame" qui est à la tête d'un juteux marché d'adoption. Tourné au nord de St-Pétersbourg, le film nous plonge dans une Russie hivernale, enneigée, glaciale et pluvieuse.

Les jeunes pensionnaires de l'orphelinat apprennent à la dure à se débrouiller. Les plus petits sont un peu plus soignés, ils pourraient être adoptés. Lorsqu'ils sont trop vieux pour plaire à des parents potentiels, ils doivent améliorer leur ordinaire en ne comptant que sur eux-mêmes. Les ados ont créé une communauté totalement

communiste, caisse commune et discipline de fer. Ils se font quelque argent avec la prostitution, le vol, les combines. Les offres d'adoption leur paraissent positives, puisque l'argent gagné améliore un petit peu l'ordinaire de ceux qui restent. Avec un petit bémol : les enfants se demandent si les étrangers recherchent parfois des "pièces de rechange" ... Vanya est un mignon petit garçon décidé, débrouillard, docile mais courageux. Sa petite stature est soulignée par la hauteur des poignées ou sonnettes de porte, il est souvent filmé en plongée. On l'appelle l'Italien, à cause de ses parents potentiels. Il brave les règles de la maison, les coups, la pression de ses congénères, pour apprendre à lire, afin de voler et lire son dossier. Vanya a vu ce qui est arrivé à la mère d'un petit camarade qui était venue trop tard le rechercher.

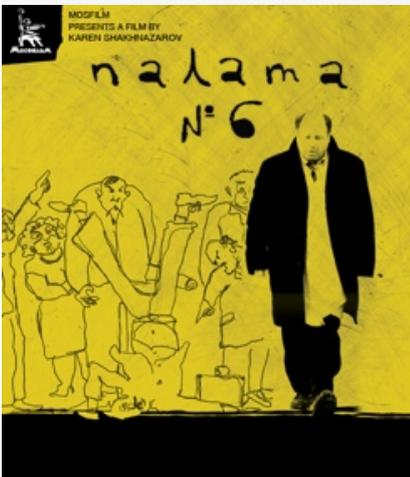
Malgré et grâce à un certain nombre de gens autour de lui, malgré son très jeune âge, Vanya mène sa quête jusqu'au bout. L'histoire est vue du point de vue de l'enfant, de son acharnement et de son combat, avec ses moyens d'enfant. À voir absolument. Le film a reçu le **Prix du Jury des Jeunes à la Berlinale 2005**. (Disciplines concernées : histoire, économie et géopolitique de la Russie; éducation aux citoyennetés).

Pervye Na Lune - Les Premiers sur la Lune, Aleksei Fedortchenko, Russie 2005

Canular qui reconstitue des événements censés s'être déroulés en 1938 : les premiers pas de cosmonautes russes sur la lune. Au printemps 1938, un OVNI s'écrase dans le Nord du Chili. Il s'avère que l'objet qui ne vole plus n'était autre qu'une fusée soviétique initialement dirigée vers la Lune. Le film se compose d'interviews, de pseudo-images d'archives, comme un documentaire qu'il prétend être. Il est réalisé avec une caméra d'époque, et selon les techniques archaïques pour par-



Aleksei Petrenko et Liudmila Gurchenko dans *Dvadsat Dney Bez Voyny*



Affiche du film *Palata N° 6*

faire sa patine d'un autre temps. Il y a des gens perméables à l'humour russe qui ont certainement dû savourer ce "mockumentary" (faux documentaire) ... (Disciplines possibles : éducation aux médias : faux documentaire et docu-fiction, URSS et Amérique à la conquête de l'espace).

***Dvadsat Dney Bez Voyny - Vingt jours sans guerre*, Alekseï Guerman, Russie 1976**

Ce film est le seul d'Alekseï Guerman Père (son fils est également réalisateur) qui n'ait pas été interdit par la censure à l'époque de Brejnev. Un film de guerre où l'on ne voit (presque) pas la guerre. Un rythme lent, pas de scènes d'action, un séjour dans l'horreur de ceux qui sont piégés dans un pays en guerre.

Vingt jours sans guerre est inspiré d'un récit de Konstantin Simonov, dont on entend la voix off en ouverture et qui figure dans le film sous les traits de l'écrivain et correspondant de guerre Lopatine (ce qu'il fut réellement). À l'approche de Noël 1943, Vassili Lopatine, qui revient de Stalingrad où il a assisté au terrible siège (un million de morts), part en train à Tachkent avec une permission de 20 jours. Tout au long du trajet en train, le spectateur est plongé dans l'immense chambardement occasionné par la guerre dans ce pays de déserts, de forêts, de fleuves, de montagnes, où l'on aperçoit aussi bien des chameaux que des chevaux. Lopatine écoute la longue et douloureuse confession d'un soldat que sa femme a remplacé, tout comme celle de Lopatine l'a remplacé.

Au bout du voyage, Tachkent, un village aux ruelles de terre battue, dont les demeures ressemblent plus à des masures et des hangars qu'à des maisons. Lopatine doit y revoir sa femme et régler son divorce (elle a déjà un nouveau mari), remettre à une veuve les affaires de son mari mort à la guerre, qui était son compagnon de régiment. Il rencontre Anna Nikolaïevna, avec laquelle il vit

une étreinte brève et intense, sans aucun doute sans lendemain. Dans un studio improvisé, Lopatine assiste au tournage d'un film inspiré de l'un de ses récits, et proteste contre le décor et les costumes trop propres, trop soignés pour traduire la terrible réalité de la guerre. Il conseille au réalisateur du film de suggérer la peur de la mort plutôt que de montrer l'ivresse du combat et de l'acte héroïque. Dans une autre scène, Lopatine contemple avec amertume les gens qui dansent dans la rue, pour la Noël ou le Nouvel-An. Invité à "haranguer" les ouvriers d'une fabrique d'armement, il les encourage, sans grande conviction, à produire les armes pour les camarades au front.

Guerman ne tente pas un travail de reconstitution ni une fresque historique en costume : la scène d'ouverture, une scène de bombardement sur la plage, est rendue dans un style presque onirique. Des éclaboussures de sable, un mort, et des commentaires douloureux sur la guerre. On est donc très loin des représentations naturalistes de la guerre. Le ton du film est résolument anti-héroïque : la guerre est sale, moche, elle détruit les familles, fait des veuves et des orphelins. (Disciplines concernées : histoire de la 1^{ère} Guerre Mondiale, éducation aux médias : le cinéma de l'URSS).

***Palata No 6 - Salle No 6*, Karen Shakhnazarov, Russie 2009**

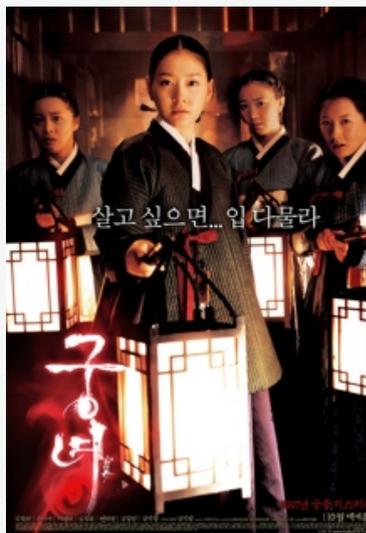
Le scénario est une adaptation d'un récit d'Anton Tchekhov (1860-1904) qui fut médecin avant de se consacrer à sa carrière d'écrivain. L'histoire est basée sur des faits réels et est centrée sur le parcours du médecin-chef d'un asile psychiatrique qui devient patient de son propre établissement. Seul, mal dans sa peau, mécontent de son rôle, le Docteur Andrey Garin est ce médecin. L'histoire a été transposée de nos jours et le tournage s'est fait dans un vrai établissement psychiatri-



Affiche originale de **Ssang-Hwa Jeom**



Le souverain (Jin-mo Ju) et son épouse (Ji-hyo Song) dans **Ssang-Hwa Jeom**



Affiche du film **Goongnyeo**

que. Scandalisé par le désordre, le manque d'hygiène, l'irrespect voué aux patients, Garin essaie d'abord de faire mieux que ses prédécesseurs, d'aider, d'améliorer, d'écouter. Mais il se rend vite compte de l'inutilité de ses efforts. Et lorsqu'il découvre en la personne d'un patient un interlocuteur lucide, intelligent, dont le discours et le questionnement légitimes l'impressionnent, tout bascule. Il pose un autre regard sur le système, il le critique, mais ne trouve pas d'interlocuteur au dehors. Il se referme sur lui-même et se laisse enfermer avec les malades par son successeur qui ne voit plus en lui qu'un danger pour la société et pour lui-même. Film au message lucide et effrayant, dont le traitement un peu mou et les dialogues cités textuellement de Tchekov m'ont paru quelquefois trop sibyllins dans ce contexte moderne. (Disciplines concernées : langue et littérature russe, éducation aux médias : littérature et cinéma).

Section "Les Rois maudits de Corée" :

Ssang-Hwa Jeom - A Frozen Flower, Yu Ha, Corée du Sud 2008

Le Roi Goryeo, dernier de la dynastie Yuan, pourrait perdre sa couronne à un cousin, s'il ne produit pas un héritier mâle. Comment sauver son titre ? Le roi, qui est incapable d'honorer une femme, a une liaison passionnée avec le chef de sa garde personnelle, Hong-rim, à qui il demande de faire un enfant à la reine, ce que cette dernière commence par refuser. Mais on doit obéir au souverain. Et l'irréparable se produit : les deux amants tombent amoureux.

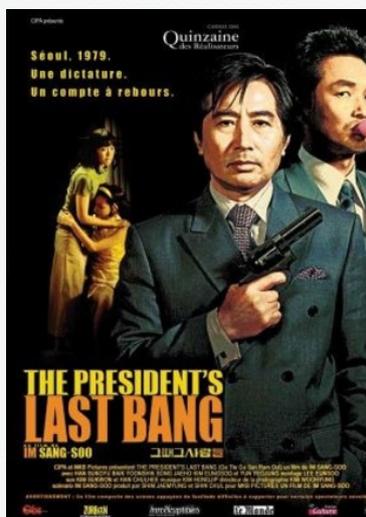
Yu Ha dévoile, avec un grand réalisme dans les scènes érotiques et un langage plutôt cru, les déviances sexuelles dans les sphères les plus hautes du pouvoir. Le sujet de cette magnifique histoire d'amour fou n'est pas vraiment révolutionnaire : on re-

trouve le triangle amoureux les enjeux politiques, les manigances pour conquérir, respectivement conserver le pouvoir, toutes les machinations et intrigues très shakespeariennes. Le cadre, les décors et les costumes sont bien entendu somptueux, colorés et éblouissants. Le roi et son amant sont d'une beauté à couper le souffle, et lorsqu'ils jouent en duo de leur Kaia-Gum (une sorte de cithare géante à 4, 6 ou plus de cordes), ils sont tout simplement magnifiques. Les acteurs parfaits nous transportent de manière convaincante au XIIIe siècle. Intrigues et intrigue tortueuses et passionnantes qui se déroulent dans ce palais labyrinthique nous tiennent en haleine de la première à la dernière minute. (Disciplines concernées : histoire et géopolitique de la Corée, éducation aux médias - le film historique coréen).

Goongnyeo - Shadows in the Palace, Kim Mee-Jeung, Corée du Sud 2007

Dans le silence étouffant et les interminables couloirs du Palais, les servantes de la cour sont à la botte de la famille princière et de la hiérarchie dans leurs propres rangs. La concubine Hee-bin a donné un fils à son roi, dernier de la dynastie Joseon, la reine pas encore. Mais si le roi adopte son fils illégitime, tout ira bien pour Hee-bin. Les choses se compliquent pour elle lorsque sa chambrière personnelle est retrouvée pendue. L'infirmière royale, Chun-ryung, procède à l'autopsie du cadavre, et découvre que la chambrière avait enfanté et qu'elle a été empoisonnée ... Il y a donc eu double crime : assassinat et transgression à l'obligatoire chasteté. N'écouter que son courage, Chun-ryung commence son enquête, oubliant que son devoir est de ne rien voir, rien entendre, rien dire, sous peine de châtement. Élégante tragédie historique, **Shadows in the Palace** brosse un portrait feutré et hostile de la société coréenne médiévale à son apogée. Intrigue policière, thriller,

Affiches française et coréenne de **Geuddae Geusaramdeul**



film noir, avec un savant dosage de fantastique, ce film est aussi une peinture sociale : tableau terrifiant du sort des femmes à une époque où elles étaient complètement assujetties et où une cruauté froide et diabolique semble régir les rapports de domination. (Je pense ici aux scènes quasi "gore" dans lesquelles la maîtresse des servantes fait arracher les ongles à une petite muette ... ou une autre scène dans laquelle la même petite muette se brode un texte dans la chair de sa jambe, afin de dénoncer son suborneur....).

Ce film réalisé par une femme, Kim Mee-jeung, nous montre une cour royale où l'on ne voit que des femmes, qui intriguent et agissent, et dans laquelle le roi n'est guère plus qu'un pantin qui prend pour siennes les décisions qu'on lui instille. Le Palais est une vaste prison dont on ne ressort jamais vivant : le plan de fin dans lequel la caméra recule tout en filmant des portes successives qui se referment en est le constat. Le travail de caméra est souple, effleurant les visages, reculant pour mieux capter la magnificence d'un costume, de cent costumes, d'un décor, et les couleurs magnifiques et l'éclairage donnent une preuve, si besoin était, du savoir-faire coréen en matière de mise en scène. (Disciplines concernées : histoire et géopolitique de la Corée, relations Corée-Chine, éducation aux médias - la cinématographie coréenne).

Geuddae Geusaramdeul - The President's Last Bang, Im Sang-soo, Corée du Sud 2005

Le film raconte les dernières heures du président **Park Jung-hee**, assassiné en 1979 à Séoul. **Geuddae Geusaramdeul** a passé par le hachoir de la censure, mais il rend néanmoins très bien compte du prodigieux foutoir que fut cette journée, qui tient plus d'une rixe entre ivrognes que d'un coup d'état. Pas d'organisation, le chaos complet, les acteurs de l'attentat qui se demandent ce

qu'ils sont en train de faire... Ce soir-là, un dîner privé réunit Park Jung-hee et ses trois plus proches collaborateurs : son chef de sécurité, son secrétaire, et le directeur de la CIA coréenne, tous trois se disputant les faveurs du Président. Deux filles ont été conviées pour distraire ces messieurs, l'une des deux est une starlette montante de la scène musicale ...

Ce film a tout à fait sa place dans la sélection des "Rois maudits", on nage en pleines intrigues et conspirations de couloirs, dans un Palais où les courtisans flattent le despote à l'envi.

Les admirateurs de Park Jung-hee étant encore légion, le fils du défunt président, Park Ji-man, a tenté de faire interdire la diffusion du film. En vain, mais il a obtenu le retrait de toutes les images d'archives (funérailles nationales du président, manifestations d'étudiants en 1979 à Busan et Masan, durement réprimées), remplacées par un écran noir.

Mais le film ne laisse pas d'interroger sur la personnalité trouble du président assassiné. Le ton, le déroulement chaotique et souvent grotesque des événements, font de **Geuddae Geusaramdeul** une comédie noire : les scènes de "débauche" lors du dernier festin, l'arrivée en cortège des officiels pour s'assurer que le cadavre nu couché sur une table est bien celui du Président, les coups de grâce tirés sur des cadavres déjà froids ...

Un film intéressant autant par ce qu'il peut dire que par ce qu'il doit occulter. À noter au passage : par moments, les protagonistes d'âge mûr s'entretiennent en japonais (on le devine à la lecture des sous-titres coréens). On peut se demander pourquoi cette génération, que l'on voit ici aux commandes de postes élevés dans le gouvernement sud-coréen, s'exprimait soudain dans la langue du colonisateur. (Disciplines concernées : histoire et géopolitique de la Corée, relations Corée-Japon, éducation aux médias - la cinématographie coréenne).



Affiche de *Naeshi*



Affiche de *Yeonsan ilgi*



Le souverain Yeonsan (In-chon Yu) et sa concubine favorite, qui lui rappelle fortement sa mère, dans *Yeonsan ilgi*

Naeshi - The Eunuch, Shin Sang-ok, Corée du Sud 1968

Un père ambitieux offre, afin de gagner la faveur du souverain, sa fille pour le harem royal. Mais l'amoureux de la jeune fille ne parvient pas à l'oublier. Il se fait engager à la cour comme eunuque, avec le sacrifice que cela implique! Dans le palais, les favoris de l'empereur se disputent et s'obtiennent au prix fort. Les murs ont des yeux et des oreilles, la jeune fille et son soupirant sont bientôt dénoncés ...

Le harem de l'empereur est déjà plein, mais le souverain n'hésite pas à séduire la nouvelle recrue, au charme de laquelle il a succombé. Elle devra céder, et même y prendre plaisir, sinon son amant châtré sera exécuté. Le couple maudit par le sort trouve dans la personne du Maître des Eunukes un allié inattendu. Mais pourront-ils défier le pouvoir ?

Le palais royal est un miroir de la pyramide sociale dominée par une puissance tyrannique et incontestée dans ce drame qui dénonce les pratiques du pouvoir impérial envers les femmes, les eunuques et les sujets en général. Ici encore, on ne peut que s'incliner devant la splendeur des décors, des costumes, et la composition réussie entre drame historique, étude sociale et thriller. (Disciplines concernées : éducation aux médias - la cinématographie coréenne, histoire et géopolitique de la Corée et du Japon).

Yeonsan ilgi - Diary of King Yonsan, Im Kwon-taek, Corée du Sud 1987

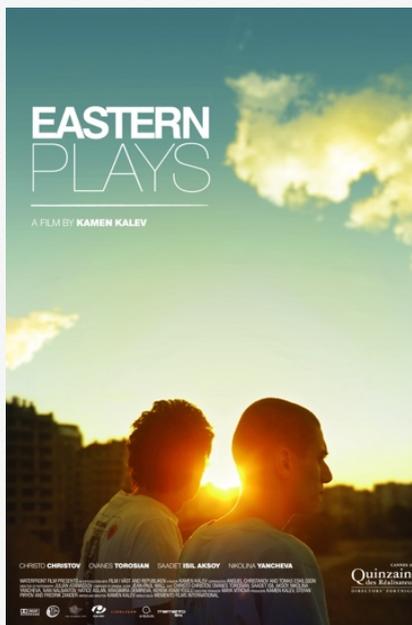
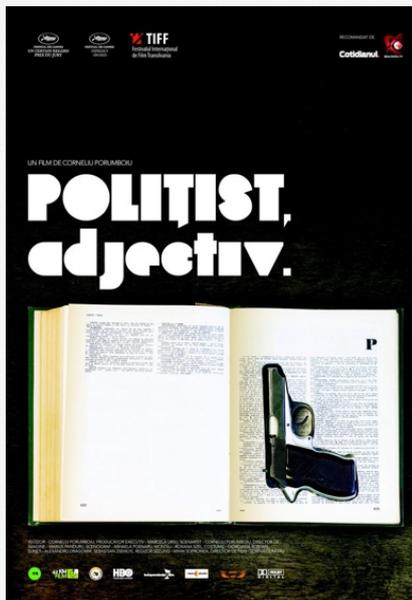
À son accession au trône en 1494, Yeonsan veut réhabiliter sa mère qui fut victime d'un complot et assassinée sur l'ordre de son père. Mais la cour s'y oppose farouchement. Sombrant dans une sortie de folie vengeresse, Yeonsan va se muer progressivement en tyran cruel et impitoyable et se livrer à la débauche. Sentiments exacerbés, déchaînement de passions et de folies,

le libre-arbitre total de ce tout-puissant souverain multiplie les victimes. Yeonsan recherche sa mère dans les femmes mûres, son oedipe le pousse à les prendre pour maîtresses, sa cruauté et son ivresse du pouvoir sont sans limites. Son ivresse tout court aussi! On est entre le thriller, le film noir et le film de psychanalyse avec ce souverain au faciès lunaire obsédé par l'image de la mère, haïssant plus son défunt père. Il aurait sa place dans une institution psychiatrique ! Im Kwon-taek nous livre un luxuriant film en costumes, une vision imprégnée de psychanalyse d'un souverain redouté, de magnifiques décors, une mise en scène théâtrale avec musique et chorégraphie, toutes les facettes du drame historique pour mettre en scène le plus pervers seigneur de Corée. Certains ont voulu voir dans ce film une version coréenne de Hamlet. D'autres une critique voilée de la dictature de Chon Tuhwan. Il serait intéressant de comparer le *Yeonsan ilgi - Diary of King Yonsan* d'Im Kwon-taek avec le diptyque *Yeonsan-Gun (Prince Yeonsan, 1961)* et *Pokgun Yeonsan (Yeonsan le Tyran, 1962)* de Shin Sang-Ok sur le même sujet, dont nous avons parlé dans notre article du Festival de Lyon 2009. (Disciplines concernées : éducation aux médias - la cinématographie coréenne, histoire et géopolitique de la Corée et du Japon).

Section "Reykjavik, Sofia":

Politist, Adjectiv - Policier, Adjectif, Cornéliu Porumboiu, Roumanie 2009

Cristi est un jeune policier chargé de filer un lycéen soupçonné de faire du trafic de haschisch. Dans un bled de province gris et et laid, il s'acquitte consciencieusement de sa mission à la fois pour tromper son ennui et pour bien faire son travail. Il croit en la Loi, dans ce pays où les délits semblent



Affiche de *Slovenka*

être fabriqués pour occuper la bureaucratie! Il s'avère que le lycéen fume et partage sa fumette avec deux camarades d'école. Fumer et offrir du haschisch sont punis par la loi. Cristi sait que dans le reste de l'Europe, les délits mineurs de ce genre ne sont pas passibles de prison, et il est persuadé qu'en Roumanie aussi, la loi va changer. Comme elle a déjà changé en République tchèque. Il essaie de se regimber, de faire traîner les choses, pour ne pas avoir sur la conscience le sort de l'adolescent. Pour ses supérieurs, ces scrupules sont une atteinte à la sûreté de l'état! Le fournisseur du jeune homme doit être enfermé, ou à défaut, le jeune lui-même.

Le policier (Dragos Bucur), mène une vie sans joie aux côtés de sa jeune épouse qui le traite un peu comme un mauvais élève (elle n'est pas professeur pour rien!). Il y a cette scène mémorable où elle écoute à tue-tête une chanson de Mirabela Dauer dont elle disserte sur les "anaphores" ... Sans oublier les leçons de grammaire qu'elle donne à son mari dont elle voit des fautes dans son rapport. Mais le sommet, c'est la leçon de "maïeutique" faite par le capitaine à Cristi, pour l'amener à exécuter les ordres sans discuter. Scène d'anthologie dans laquelle le supérieur, paternaliste, fait apporter un dictionnaire et oblige Cristi à lire les définitions de "conscience", "morale", "policier"... Assis un poil plus haut que Cristi (un petit rappel du *The Great Dictator* de Chaplin), il approuve ou réfute la lecture du dictionnaire, selon ses besoins. La définition du mot "policier" ne lui convient pas du tout! À voir absolument. (Disciplines concernées : éducation aux médias - la cinématographie roumaine, le film de critique sociale, géopolitique de l'Europe).

Eastern Plays, Kamen Kalev, Bulgarie, Suède 2009

Une famille éclatée, à Sofia. Le père, veuf, vit avec son plus jeune fils, Georgi, et sa maî-

tresse. Le fils aîné, Itso, a coupé les ponts avec eux. Ex-toxicomane, il travaille comme menuisier, mais a des ambitions de sculpteur sur bois. Itso ne s'aime pas, n'aime rien ni personne. Le mal-être total. Il était toxico, il est devenu alcool.

Georgi, le cadet, est sur la mauvaise pente : il est en train de se faire admettre dans un gang de néo-nazis dont la violence et l'effronterie sans limites le subjuguent.

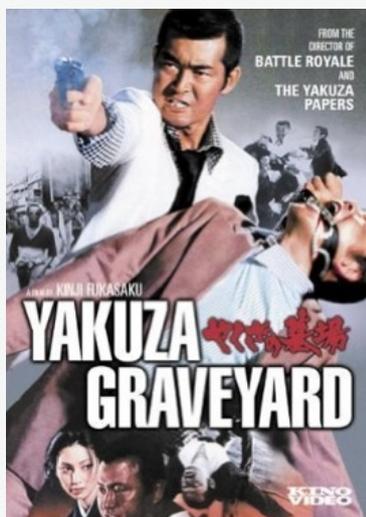
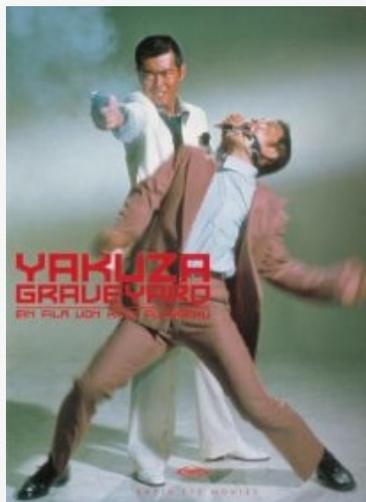
Les deux frères que les circonstances ont séparés se retrouvent face à face lors d'une baston raciste : Georgi fait partie des hooligans qui attaquent une famille turque, Itso porte secours aux victimes. Et se met à rêver de la belle Isil, la fille de l'homme que son intervention a sauvé. Isil, c'est soudain un coin de ciel bleu, un horizon sans nuages, un espoir.

La caméra nerveuse portée à l'épaule, les plans peu éclairés, les scènes trop rapides : le film a les défauts du docu-fiction qu'il veut être. L'histoire est assez linéaire, certains ressorts de l'action me paraissent très clichés, mais il n'en reste pas moins un tableau prenant sur un pays que son entrée dans l'Europe n'a guère aidé. Le mal-être est énorme, la peur, la xénophobie, le chômage et les problèmes économiques règnent. Le mal-être d'Itso, c'est un peu celui de son pays. L'acteur qui joue Itso, Christov, était hanté par les mêmes démons que son personnage. Il est décédé avant la fin du tournage et le film lui est dédié. (Disciplines concernées : géopolitique, l'Europe des 27 et ses parents pauvres, histoire du démantèlement de l'URSS)

Slovenka, Damjan Kozole, Serbie, Croatie, Slovénie, Allemagne 2009

(Pour ce film, comme pour *La Maison des Geishas* de Fukasaku, la salle était pleine à craquer... Faut-il en déduire que le sexe (at) tire tout spécialement, au FIFF

Affiche et DVD de *Yakuza no hakaba - Kuchinashi no hana*



aussi ?) C'est l'histoire d'Alexandra, 23 ans, qui suit des cours d'anglais à Ljubljana et vient d'obtenir un prêt pour s'acheter un appartement : ça, c'est la façade qu'elle soigne pour son entourage. La face cachée, c'est son activité sous le pseudo de "Jeune Slovène" par laquelle elle propose des passes à 200 €. Son entourage (son père, Vesna sa meilleure amie, et Greg qui l'aime et qu'elle n'aime pas) n'est pas au courant : elle leur ment, ou refuse de répondre à leurs questions. Elle ment tout particulièrement à son brave homme de père, un rocker raté. Ni la mort d'un client (membre du parlement européen) qu'elle dévalise avant de s'enfuir, ni le piège que lui tendent deux souteneurs ne la font tomber. À croire qu'avec son expression butée, son art de la manipulation, son égocentrisme viscéral, elle est protégée de tous les dangers. On veut même nous faire croire qu'elle reviendrait avec plaisir vivre à Krsko, la petite ville paralysée par le chômage où vit son papa. Le film se déroule l'année où Ljubljana était à la présidence de l'UE. Devant la caméra de Kozole, une ville bruyante au trafic dense, qui n'a rien pour plaire, et dans laquelle la vie est dure, et chère. Mensonges, manipulation, mercantilisme, l'histoire d'une anti-héroïne comme on en voit rarement. (Disciplines concernées : géopolitique et histoire de l'UE, éducation aux médias - la cinématographie des pays balkaniques).

Section "Tombeau des Yakuza":

Ôkami to Buta To Ningen - Le Salaire du Crime, Kinji Fukasaku, Japon 1964

Fukasaku nous présente ici des "chiens enragés", brutaux, psychopathes, pas du tout des héros charismatiques tels qu'un autre cinéma glorifie les yakuza. Le code d'honneur est un mythe du passé. Les clans, derrière une façade respectable, annihilent

tous les obstacles dans le sang. La dégradation du code yakuza pourrait symboliser la perte d'honneur subie par le Japon en 1945.

La traduction du titre original est "Des loups, des cochons et des gens". C'est l'histoire de trois frères de l'histoire nés dans un bidonville où vivent les plus déshérités ... et quelques porcs. Jiro (joué par Ken Takakura, une icône du film de yakuza), sort de prison, et convainc son plus jeune frère, Sabu, de l'aider contre une petite somme, avec ses copains (une fille et cinq garçons), dans un vol à la tire. Le petit frère, une tête brûlée qui ne manque pas de cran, commet l'erreur de vouloir garder le butin, lorsqu'il se rend compte qu'il s'agit d'une importante livraison de drogue et du paiement d'icelle. Jiro menace et torture, l'un après l'autre, les jeunes de sa bande. En vain. Rien ne fait plier Sabu, aveuglé par la haine et déterminé à ne rien dire. La situation s'enlise.

En dehors de quelques retours en arrière illustrant le parcours de chacun des frères, et la scène du vol, le film se déroule essentiellement dans le taudis où les trois frères ont commencé leur existence. À l'intérieur, Jiro, Sabu et les jeunes. À l'extérieur, le grand frère Ichiro, avec les hommes du chef de clan auquel ils ont osé s'attaquer, le puissant patron d'Ichiro !

Le cadre est laid et misérable, l'horizon bouché. La B.O. est jazzy, très "années 1960", avec une séquence be-bop chantée et rythmée par des claquements de doigts, rappelant fortement le "Play it cool" des Jets dans **West Side Story** (Robert Wise, Jerome Robbins, USA 1961) ! Les trois frères seront éliminés par la puissante machine mafieuse qu'ils ont eu le tort de défier. (Discipline concernée : Education aux médias - Le film de Yakuza).

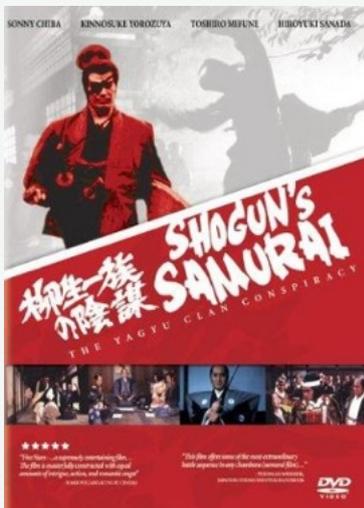
Yakuza no hakaba : Kuchinashi no hana - Le Tombeau des Yakuza, Kinji Fukasaku, Japon 1976



"Yakuza" écrit en katakana



tatouages et doigt raccourci



Kuroiwa (Tetsuya Watari) est un policier à la *Dirty Harry*, massif, violent, cogneur et ne craignant rien. Il n'a pas eu d'enfance, c'est le hasard qui l'a fait policier, il aurait tout aussi bien pu devenir loubard comme ceux qu'il cogne dans les premières scènes, avant de faire équipe avec eux pour nettoyer les écuries d'Augias. Plus il se rapproche des truands, plus il se rend compte qu'ils sont, comme lui, des enfants de la misère. Kuroiwa n'a guère de respect pour ses supérieurs et ne s'aime guère, parce qu'il fait un métier sale dans un monde sale. Il a une liaison avec une prostituée junkie dont il a tué le partenaire. Une façon de se racheter ! Sa vie se complique totalement quand il tombe amoureux de la femme d'un yakuza en prison, et qu'il plonge toujours plus avant dans la guerre entre les gangs Yamashiro et Nishida. La frontière entre les bons et les méchants est effacée, les forces de l'ordre profitent de tous les camps en présence, touchent des enveloppes et ferment les yeux. Le seul frère de sang que Kuroiwa respecte va se trouver dans le clan Nishida : Iwata, un autre taureau furieux mais loyal, comme lui. Une espèce dont le moule est définitivement cassé. Beaucoup de scènes sont filmées à l'épaule, technique encore assez inhabituelle dans les années 1970, ce qui renforce le sentiment de réalisme. La violence, le naturalisme de certaines scènes de drogue ou de sexe ne manquent pas de faire penser à un autre grand film de pègre des années 1970, *French Connection* de William Friedkin (USA 1971). Si c'était encore à prouver, *Yakuza no hakaba : Kuchinas hi no hana* prouve que les classiques du genre existent depuis longtemps et montrent où Tarantino, Kitano ou autre Miike ont puisé leur inspiration. (Discipline concernée : éducation aux médias - Le film de Yakuza).

Yagiû Ichizoku No Inbô - Shogun Samourai, Kinji Fukasaku, Japon 1978

On a reconnu dans ce film un acteur qui a joué dans *Kill Bill 1* de Quentin Tarantino (USA 2003), *Sonny Chiba*, ainsi que le célèbre *Toshirô Mifune* qu'on a pu voir, entre autres, dans 16 films d'Akira Kurosawa. L'histoire débute en 1624 : le second Shogun de la dynastie Tokugawa (Shogunat qui durera presque trois siècles, de 1603 à 1867) vient de mourir soudainement (vraisemblablement empoisonné) sans avoir désigné son successeur entre ses deux fils. Cette situation devient propice à la course au pouvoir entre les deux frères et leurs partisans, dans une lutte violente et sanglante. Les deux fils se retrouvent au centre d'enjeux qu'ils peinent à comprendre et dont l'ampleur les dépasse. Même s'ils sont unis par le sang, tout les oppose, à commencer par leur physique. Le cadet est beau, intelligent et honnête. On peut imaginer que c'est lui qu'aurait désigné le père : le Shogun représentant la nation, il doit être réfléchi et charismatique. Alors que l'aîné est défiguré par une énorme tache de naissance, il bégaie, il est compulsif et velléitaire. C'est le règne de l'hypocrisie, de la manipulation et du mensonge dans une société où l'honneur est un mythe du passé. Seule compte une soif inextinguible de pouvoir d'ambitieux que rien ne rebute. Cette mégalomanie va diviser définitivement la famille, brouiller toute lucidité et rendre les factions impitoyables et cruelles. Les princes sont les pantins de serviteurs qui les manipulent à leur insu. Le plus fourbe est le maître d'armes qui tire tous les fils. Le film s'inspire d'un personnage historique, avec l'histoire duquel Fukasaku s'est permis beaucoup de libertés. Le film rappelle que le Shogun (dirigeant militaire) était le vrai maître du Japon, alors même que l'empereur en était le souverain en droit, mais reste ici une lointaine et im-



puissante entité. Un film haut en couleurs, dans des décors et des costumes d'époque superbes, offrant des chorégraphies parfaitement orchestrées de combats de troupes et de duels : un très beau film pseudo-historique. dans lequel il est fait un usage un peu abusif du zoom, mais c'était la tendance dans les années 1970. (Disciplines concernées : Histoire du Japon, éducation aux médias : le film en costumes).

Omocha - La Maison des Geishas, Kinji Fukasaku, Japon 1999

Le film est assez inhabituel dans le registre de Fukasaku : il laisse transparaître cette fois-ci sa critique sociale au travers du destin d'une "maiko", une apprentie-geisha. Depuis 1956, divers mouvements tentent d'interdire et de criminaliser au Japon toute forme de prostitution, mais les interprétations de la loi permettent à l'industrie du sexe de se perpétuer. Le film s'ouvre en 1958, Tokiko (Maki Miyamoto) est servante dans une modeste maison de geishas à Kyoto au service de "Madame" et de trois jeunes geishas. La patronne n'est plus très jeune, son protecteur peine à lui verser sa pension, et elle a des dettes. Pour l'intronisation de Tokiko, il lui faut dix millions de yens qu'elle à peine à trouver. L'adolescente n'est pas une victime, elle a choisi sciemment son métier, pour des raisons économiques : elle veut de l'argent, et vite. Elle a tourné la page de l'enfance, de l'école, pour faire carrière. À noter que le thème musical du film est une comptine bien connue, qui ne laisse aucun doute sur la compassion du cinéaste pour l'enfance sacrifiée de l'adolescente :

**Hänschen klein
ging allein
in die weite Welt hinein
Stock und Hut
steht ihm gut,
ist gar wohlgemut.
Aber Mutter weinet sehr,
hat ja nun kein Hänschen mehr:
"Wünsch' dir Glück !",
sagt ihr Blick**

"kehre bald zurück !"

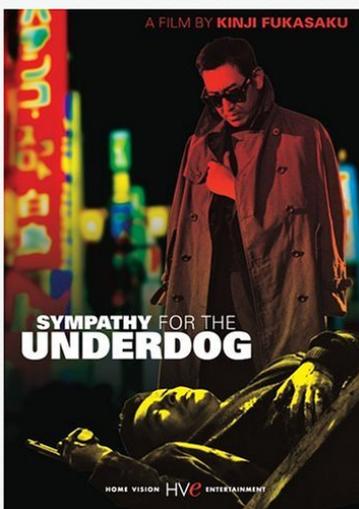
**Petit Jean,
pour longtemps
S'en va loin de ses parents
Son chapeau
lui va bien
Il est plein d'entrain.
Mais Maman pleure bien fort
Si loin quel sera son sort ?
Son regard, lui dit : "Pars,
Mais reviens nous voir !"**

Avec ses gains, Tokiko pourra entretenir ses parents, et permettre à sa soeur de continuer ses études. Le film alterne séquences noir-blanc et couleurs, soulignant ainsi le changement de monde qui s'opère pour l'adolescente. On la voit contempler, l'oeil humide, le jeune menuisier avec lequel elle ne pourra pas se marier. Et c'est sous l'effet de vapeurs d'encens aphrodisiaques qu'elle offrira sa virginité à son premier client, un homme de 78 ans, dans une cérémonie rituelle.

Le film va au-delà d'une peinture de maison close, c'est un tableau du choc de deux modes de vie, du Japon traditionnel et du Japon moderne. Les belles geishas ont-elles encore leur place dans une société industrialisée où le goût des traditions s'est probablement un peu perdu ? Les chants et la musique de ces femmes attirent-ils encore les clients ? Que déduire de la séquence dans laquelle les trois jeunes geishas, en costume traditionnel, remuent gaiement le popotin sur une musique rock assourdissante ? Attend-on encore d'elles qu'elles tirent des instruments anciens une musique traditionnelle ? Le film souligne la solidarité, le courage, mais aussi la superficialité un peu vulgaire de ces jeunes geishas. Seule "Madame" a de la classe, mais elle est d'une autre génération ! Avec l'évolution des moeurs, les geishas sont-elles de moins en moins artistes et de plus en plus prostituées ? Le ton du film est plein de tendresse, et montre, sans porter de jugement, une autre facette de l'évolution sociale au Japon. Emouvant. (Disciplines



Okita (Bunta Sugawara) en pleine action dans **Gendai Yakuza : Hito-Kiri Yota**



Affiche de **Sympathy for the Underdog - Bakuto Gaijin Butai - Guerre des Gangs à Okinawa**



Tout à gauche, Noboru Ando (yakuza reconverti acteur) qui joue Shark; assis au milieu, Koji Tsuruta qui interprète Gunji dans **Bakuto Gaijin Butai - Guerre des Gangs à Okinawa - Sympathy for the Underdog**

concernées : Histoire de la femme et de ses droits en Europe; le statut et les droits de la femme en Asie; éducation aux médias - le cinéma japonais).

Gendai Yakuza : Hito-Kiri Yota - Okita le Pourfendeur, Kinji Fukasaku, Japon 1972

Okita est né en août 1945, le jour de la reddition du Japon. Abandonné par sa mère, sans famille, il a grandi dans la rue et pris pour modèles les criminels et autres yakuza. Son but : avoir son clan et ne rendre de comptes à personne. Bagarreur et violent, Okita est un "chien enragé" qui n'a peur de rien, un voyou aux instincts et moyens primitifs et brutaux.

Après avoir purgé une peine de prison pour meurtre, il se retrouve dans une société qui a considérablement changé, dans laquelle les petits voyous de son genre ont peine à se faire une place. Seul un homme lui viendra en aide, voyant en lui un peu de ce qu'il fut une fois. Mais cette figure de père apparaît bien trop tard (elle est toutefois terriblement intéressante, l'acteur qui l'incarne, Noboru Ando, étant lui-même un ancien yakuza. Figure calme et digne dans ce film, yakuza dans le sens noble du terme, on le retrouve dans le film présenté ci-après, **Guerre des Gangs à Okinawa - Bakuto Gaijin Butai**, dans lequel il est également un yakuza "à l'ancienne", un homme d'honneur). Ce protecteur aide Okita à reprendre un peu de galon. Mais le manque de discipline d'Okita lui fait creuser sa propre tombe.

Massacres en série, combats de rue, règlements de comptes, le sang coule de bout en bout de l'histoire. La société d'après-guerre n'a rien à offrir à des individus comme Okita. Pour Fukasaku, ce personnage issu du chaos de 1945, né un jour de honte nationale, est l'exemple de cette jeunesse maudite trop déçue, trop violente et trop enragée pour les nouvelles normes sociales. (Disciplines concernées : relations économiques entre le Japon et le

monde occidental, géopolitique, économie et histoire du Japon, éducation aux médias - les films de yakuza).

Bakuto Gaijin Butai - Guerre des Gangs à Okinawa, Kinji Fukasaku, Japon 1971

Derrière ses lunettes noires (qu'il garde dans tout le film, sauf le temps d'une étreinte), Gunji cache le regard mélancolique d'un homme déçu, mais toujours fidèle à son code éthique et à ses frères d'armes. Il a payé dix années pour un crime qu'il a commis. Son clan a été détruit, l'ancien siège est en ruines. Yokohama n'a plus rien pour lui. La ville est maintenant dominée par le clan Daito : organisme hyper hiérarchisé qui domine le monde des affaires de Yokohama et ne cesse d'étendre son pouvoir, son territoire et ses affaires d'apparence tout à fait légitime dans tout le pays.

Gunji retrouve six de ses anciens comparses, qui ont survécu tant bien que mal, hors clan. Il leur propose de tenter un nouveau départ ailleurs. Pour ce faire, Gunji ose aller présenter ses respects à Daito, celui-là même qui a anihilé les siens, et lui demander de l'argent pour une cérémonie en l'honneur du chef disparu et le dédommagement des hommes. Le cran de Gunji impressionne Daito, qui lui donne ce qu'il demande. Daito est richissime, et exhibe sans complexe sa richesse et sa puissance en ne se présentant jamais sans une armée d'hommes de main en complet noir, ou un cortège de voitures noires. Ainsi nous est présentée une société japonaise dans laquelle des yakuzas déguisés en hommes d'affaires contrôlent tous les secteurs importants du pays. Dans le boom économique d'après-guerre, les malfrats reconvertis entendent bien profiter de la reconstruction du pays en traitant avec les investisseurs étrangers.

Avec ses acolytes, Gunji s'envole vers Okinawa, où il n'y a pas encore de monopole comme à Yo-



kohama. Les sept hommes s'organisent sur un pied d'égalité, même si tous se tournent vers lui pour les décisions. Ils essaient de se faire une place parmi les clans de la ville, et trois d'entre eux le paient de leur vie. Lorsque l'empire Daito vient s'allier au plus gros clan d'Okinawa pour nettoyer la ville à leur profit, c'en est fait de leurs espoirs. (Ça pourrait faire penser, toutes proportions gardées, à la guerre inégale entre grandes surfaces et petits commerces.)

Fukasaku suggère dans un style empreint de désillusion et de tristesse la nostalgie d'une époque révolue. Quoi qu'il ait affirmé le présentateur du film à Fribourg (Dominique Willemin), Fukasaku exprime une réelle empathie pour ces yakuza attachés à leur code d'honneur et dépassés par la transformation de la société. Le film s'achève sur une séquence que ne nierait pas le grand Sam Peckinpah dans *The Wild Bunch* (USA 1969) : les quatre yakuza vieillissants marchent vers l'ultime affrontement avec l'armée de leurs adversaires. (Disciplines concernées : relations économiques entre le Japon et le monde occidental, géopolitique et histoire du Japon, éducation aux médias : *The Wild Bunch* et *Bakuto Gaijin Butai*, comparer).

Section "Carte Blanche" :

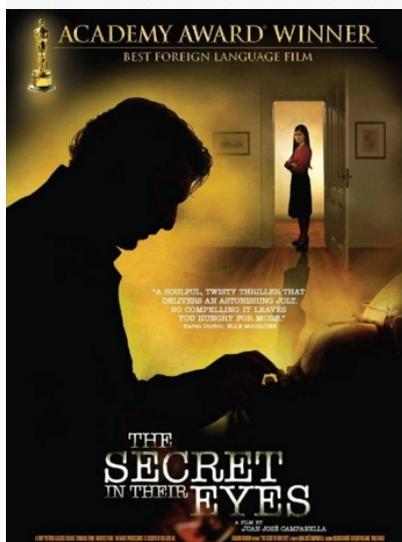
Pulgasari, Shin Sang-ok et Chong Gon Jo, Corée du Sud 1985

Ce film de monstre tourné, sous le règne du Dictateur Kim Il-sung, est d'une assez grande naïveté et son ton didactique nous fait sourire aujourd'hui. Mais il ne manque pas d'un certain charme, à l'égal du *Godzilla* de Ishirô Honda (Japon 1954). Dans le Honda, Godzilla est un monstre né des expériences nucléaires américaines : une sorte de dinosaure géant prend vie et détruit Tokyo, menaçant le Japon, puis la terre en-

tière. À la vision de la version nord-coréenne de 1985 (la première mouture de l'histoire, tournée en 1962 par Kim Myeong-Jae, est perdue) qui était un pur produit de propagande communiste, on doit repenser à *Daimajin* de Kimiyoshi Yasuda (Japon 1966), dans lequel une statue de pierre géante prend vie pour protéger des innocents. Ici, l'histoire se déroule à l'époque féodale et montre des paysans se révoltant contre le gouvernement impérial qui leur confisque leurs outils pour en fabriquer des armes. Une statuette faite de riz et de terre, fabriquée par un forgeron, prend vie grâce au sang de la fille de celui-ci, et se met à grandir à l'aune du métal qu'elle dévore : Pulgasari est né du peuple et vit par le sang du peuple ! Il est l'incarnation de la révolution populaire, celle des paysans et des ouvriers exploités par un pouvoir décadent. Le vieux forgeron, sa fille et son fils mettent leur vie au service de la communauté, tous trois meurent sur l'autel de la révolution.

Plus Pulgasari mange de métal, plus il grandit. Défenseur des opprimés contre les oppresseurs, Pulgasari, sa mission accomplie, ne se met pas à la diète : il dévore du métal à tout-va, et quand il n'y a plus d'armes, c'est le tour des outils ! On revient à la case départ! Si Pulgasari représente le régime communiste qui a sauvé le peuple de l'oppression impériale, comment interpréter la suite ? La tyrannie ne meurt jamais, elle prend juste une autre forme. Chapeauté par Kim Il-sung, le film devait établir une analogie avec la rébellion contre le colonisateur japonais. Comment interpréter la métamorphose du libérateur en tyran ? Shin Sang Ok, réalisateur sud-coréen enlevé par les services nord-coréens pour réaliser des films à la gloire de la Corée du Nord, aurait-il détourné le film et dressé une critique du régime qu'il était censé encenser ? Les effets spéciaux sont assez rudimentaires, il est fait un grand usage des transparents pour don-

Affiches de
El Secreto de sus Ojos



De gauche à droite : Javier Godino, Soledad Villamil, Ricardo Darin dans **El Secreto de sus Ojos**



ner l'illusion de la taille gigantesque du monstre. Le comédien revêtu d'une tenue genre "Mino-taure" qui joue Pulgasari s'en donne à cœur-joie à détruire et piétiner des maquettes de mai-sons, canons, et cogner à tout va dans les foules. Les scènes de mêlées et de guerre sont assez réussies, le nombre des figurants étant important et la chorégraphie des combats assez précise. Le jeu des acteurs, très théâtral, fait sourire, mais on a un plaisir évi-dent à découvrir cette vision très naïve et colorée d'une Corée féo-dale. (Disciplines concernées : éducation aux médias - les films de monstres).

Film de clôture

El Secreto de sus Ojos, Juan José Campanella, Espagne, Argentine 2009
Benjamin Esposito, secrétaire d'un tribunal de première instance de Buenos Aires, va prendre sa retraite. Il a décidé d'écrire un roman basé sur une affaire crimi-nelle dont il a été témoin en 1975. Ce travail d'écriture le ramène en arrière, à l'affaire, et à l'amour profond et muet qu'il portait à une collègue de travail qui était aussi sa supérieure hiérarchique, la belle Irène Menendez. Nous re-plongeons avec lui dans une pé-riode sombre de l'Argentine où l'ambiance était étouffante, les apparences trompeuses, la corruption générale. La caméra voyage constamment entre le présent, les recherches d'Esposito, la progression inégale de son manuscrit, et le passé, lorsqu'une jeune femme fut violée et battue à mort. La procédure fut bâclée, des innocents inculpés puis relâchés, le vrai coupable arrêté, et discrè-tement élargi grâce à de puissantes protections. Esposito sait qu'il y a eu intervention en haut lieu

pour protéger le meurtrier, mais qui va déjà écouter un petit fonc-tionnaire ?

Entre policier, thriller, film à sus-pense et drame sentimental, **El secreto de sus Ojos** nous dé-montre qu'il est des passions en l'être humain que rien ni personne ne peut éteindre. Cette passion, c'est dans le regard qu'on peut la découvrir : si on sait lire et si on veut comprendre la persistance de certains êtres à aller jusqu'au bout de leur quête, dût-elle leur coûter leur vie.

Le personnage principal, joué par le magnifique Ricardo Darin, est plus un témoin de la vie qu'un acteur, mais pour son livre, il va enfin reprendre les choses là où il avait dû les abandonner : venger la mort de son collègue et parte-naire assassiné dans son apparte-ment, retrouver le veuf inconsola-ble de la jeune femme assassi-née, et surtout parler enfin ouver-tement avec la belle juge qui est mariée à un autre depuis long-temps. Mais que s'est-il passé depuis 25 ans pour le mari de la jeune femme assassinée ? Et pour son bourreau qui a passé entre les mailles du filet de la jus-tice ?

Dans ce drame doux-amer, le puzzle se complète peu à peu grâce aux recherches d'Esposito, son entêtement à aller enfin jus-qu'au bout des choses. Oscar du meilleur film étranger 2010, **El secreto de sus Ojos** est une ballade émouvante dans les méandres du cœur humain. (Dis-cipline concernée : éducation aux médias, le cinéma argentin).

Le FIFF 2010 : une belle moisson de films que vous pourrez certai-nement retrouver sur DVD, ou à la télévision, à défaut de les voir sur grand écran!

Le site du FIFF : <http://www.fiff.ch/fiff2010/index.php?lang=fr>

Suzanne Déglon Scholer enseignante au gymnase, chargée de communi-cation de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBUne des Jeunes Cinéphi-les, mars 2010